

## LA BANLIEUE AU CENTRE DE LA REFLEXION TRADUCTOLOGIQUE

Muguraş CONSTANTINESCU<sup>1</sup>

Le numéro 29 de la revue *Atelier de traduction* a un sommaire riche autant par la diversité des problèmes abordés que par ses contributeurs, venant avec des approches différentes et des centres d'intérêt des plus stimulants.

C'est le cas de Marie-Hélène Torrès, professeur à l'Université Fédérale Santa Catarina, Florianopolis du Brésil, l'invitée de la rubrique « Entretien ». Son ouvrage sur la traduction de la littérature brésilienne en France, *Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes* est devenu un repère incontournable pour l'histoire des traductions en langue française et pour la connaissance du dialogue entre cultures. Et comme ce dialogue a parfois un trajet sinueux, marqué par des mentalités et des tendances traductives dominantes, la chercheuse de Florianopolis essaie, à travers son ouvrage, de corriger une vision fautive produite par cette séquence de l'histoire, où fonctionnait une certaine « censure » : « Les traductions françaises ont non seulement répandu une certaine vision du Brésil, d'un Brésil français, mais encore ont construit et projeté, dans l'imaginaire français, une identité nationale brésilienne différente de celle qui existait et/ou qui existe au Brésil. »

L'entretien dévoile la personnalité complexe de la traductologue et historienne des traductions brésilienne, ses idées et concepts en matière de traduction et de traductologie mais également ses projets divers et multiples, soit individuels soit en collaboration, dont certains, comme une histoire des conteuses françaises, d'une surprenante fraîcheur.

À ce propos, je ne peux pas m'empêcher de penser à Jean-Yves Masson, invité lui aussi de la rubrique « Entretien » en 2012, l'un des initiateurs, à côté d'Yves Chevrel, du gigantesque projet *Histoire des Traductions en Langue Française*, encore en cours, qui, tout en travaillant à cette grande entreprise, a publié en 2016 aux éditions La Coopérative un délicat conte *La fée aux larmes...*

En revenant au numéro 29 de notre revue, il place au centre de la réflexion une problématique actuelle mais peu discutée du point de vue traductologique, notamment la traduction de la banlieue, ou plutôt, des « banlieues ».

Et cela grâce à son dossier thématique, coordonné par Ilaria Vitali de l'Université de Macerata, spécialiste du domaine par des ouvrages comme *La nebulosa beur*, 2014 ; *Intrangers* (dir.), 2011 ; *Émigrées, expatriées, nomades* (dir.), 2010 ; *Aritmetica dell'emigrazione*, 2003. À cela s'ajoute le fait qu'elle est aussi

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, mugurasc@gmail.com

traductrice de l'écriture « de banlieue(s) » ce qui lui assure un bon va-et-vient entre pratique et théorie.

Le dossier a pour titre « *Banlieues en textes : traduction, adaptation, réception* », annonçant une thématique assez large et qui se pose pour le moment, tel que l'avoue sa coordinatrice, « comme une première mise au point d'outils et de ressources méthodologiques et pragmatiques, et surtout comme une invitation à poursuivre et à systématiser de plus en plus la recherche dans ce domaine », encore insuffisamment exploré.

Quoique la problématique des banlieues semble assez spécifique, le dossier réunit des chercheurs venus de pays et d'horizons assez différents, ce qui, en quelque sorte, constitue la marque et la fierté de notre revue.

Et parce que le dossier jouit d'une bonne et synthétique présentation faite par sa coordinatrice, spécialiste du domaine, je ne vais pas revenir sur sa problématique mais je parlerai brièvement des chercheurs qui y participent et du corpus de textes et de films qu'ils nous font découvrir dans une perspective traductologique.

Il s'agit de Dávid Szabó de l'Université Eötvös Loránd (ELTE) de Budapest, qui propose des stratégies possibles et appropriées pour une éventuelle traduction en hongrois du livre *Le Gone du Chaába* d'Azouz Begag. Il est intéressant de voir qu'un chercheur d'un pays voisin vient vers notre revue à travers un appel à contributions lancé depuis l'Italie mais les chemins de la traduction et de la traductologie ont souvent des trajets compliqués, à travers des cultures et des langues des plus variées. Et, à titre d'exemple, on pourrait évoquer le chemin compliqué de la traduction en roumain de *Télémaque* de Fénelon, la première fois depuis le grec, ensuite depuis l'italien et, à la fin, depuis l'original français.

C'est le cas aussi d'une ancienne collaboratrice de l'*Atelier*, Katrien Lievois, de l'Université Antwerpen, Anvers, qui revient vers notre publication, via Macerata, et non pas seule mais accompagnée par Nahed Nadia Noureddine du College of New Rochelle, New York, pour une intéressante étude sur *Kiffe kiffe demain*. Les deux chercheuses n'analysent que trois des traductions faites d'après le best-seller de Faïza Guène mais passent en revue plusieurs, dont une en roumain, ce qui est bien prometteur pour la suite de l'analyse et même du dossier.

Le chercheur Giovanni Tallarico de l'Université de Vérone fait la critique de la première traduction en italien, trop neutralisante justement du langage des banlieues pour le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* du jeune romancier picard Edouard Louis.

De nationalité australienne et actuellement en troisième année de doctorat à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Tiffane Levick se penche sur sa propre traduction pour le monde anglophone de *Moi non* de Patrick

Goujon. Elle entreprend une étude comparative avec d'autres traductions de livres qui mettent les banlieues en texte.

L'initiatrice du dossier et spécialiste reconnue dans la traduction des banlieues, Ilaria Vitali, va plus loin encore dans l'étude de ce domaine très spécifique et fait l'analyse des pistes de traduction d'une bande dessinée publiée sur Facebook et Instagram, à savoir, *Desperate blédardes* des sœurs Gargouri, traduction dans laquelle fonctionne, en plus, la contrainte de la case.

Et les contraintes sont tout aussi nombreuses, comme le démontre Pierre-Alexis Mével de l'Université de Nottingham, qui s'arrête sur la traduction du sous-titrage pour des films, qui scrutent autrement les banlieues.

Avec l'article de Fabrizio Impellizzeri de Université de Catane, on reste dans le film pour étudier l'auto-adaptation cinématographique de Samuel Benchetrit d'après ses romans *Chroniques de l'asphalte*.

Ce dossier par sa thématique stimulante apporte autant de nouveauté que d'actualité dans la réflexion traductologique, bien branchée à l'époque contemporaine et à une écriture marquée par la concrétude du langage.

La rubrique « Articles » réunit plusieurs contributions couvrant, tour à tour, la traduction intersémiotique, la traduction de droit, la formation des traducteurs et la traduction littéraire, avec sa diversité de facettes.

Alice Defacq de l'Université de Floride du Sud St. Petersburg s'intéresse à une matière plus rare dans un corpus à analyser dans une perspective traductologique. Elle analyse ainsi les métamorphoses que subit un livre érotique, *Fifty Shades of Grey*, à travers la parodie et l'adaptation pour la scène musicale québécoise où interviennent les contraintes de la « chantabilité » et « jouabilité ». Nada Kfoury Khoury, venant de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth, où le père de la jurilinguistique, Jean-Claude Gémar, a donné plusieurs conférences, consacre son article à la traduction juridique, qu'elle envisage comme un véritable pont entre traduction et droit. Après une analyse pertinente de ce phénomène très actuel, la chercheuse de Beyrouth souligne, à juste titre, « l'importance du traducteur pragmatique, celui qui tient compte du plus grand nombre de critères révélateurs de sens. »

Raluca-Nicoleta Balatchi, Université « Ștefan cel Mare », Suceava, revient à l'un de ses auteurs préférés, Flaubert, pour se pencher cette fois-ci sur sa correspondance et une fructueuse relation entre texte et paratexte, telle qu'elle ressort de l'édition critique de l'œuvre de Flaubert, assurée par la poéticienne et historienne de la traduction, également traductrice, Irina Mavrodin.

Dans un très intéressant article, Frédérique Brisset, de l'Université de Lille, se penche sur l'hybridation lexicale d'un corpus d'enseignes de coiffure. La finesse de l'analyse et l'esprit créatif de la chercheuse de Lille se dévoilent dès le titre qui joue avec espièglerie sur un inspiré jeu de mots, *Un hair de diglossie : herménentique et traduction d'une hybridation lexicale à tout crin*.

Comme un bon écho des numéros précédents, réalisés en collaboration avec Henri Awais de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth, une deuxième collaboratrice de la même Université, Nadine Riachi Haddad, honore ce numéro par une très intéressante contribution. Elle soumet à une minutieuse et solide analyse la formation en traduction des générations x, y et z, pour aboutir à une réflexion concernant le nouveau défi des traducteurs qui doivent s'adapter continuellement aux mutations technologiques, socio-économiques et surtout générationnelles de l'époque contemporaine.

En revenant à sa thématique de prédilection, Anca-Andreea Brăescu, Université « Ștefan cel Mare », Suceava, se préoccupe dans son article de la diversité et de la « créativité culturelle » de l'œuvre traductive d'Irina Mavrodin. On sait déjà que le débat traductologique sur la traduction de la culture est loin d'être clos ; ajouter à cela la problématique de la créativité dans la traduction est une preuve de témérité qui caractérise vraisemblablement la jeune chercheuse de Suceava.

Par ailleurs, dans la rubrique « Fragmentarium » qui lui est dédiée depuis sa mort, deux textes signés par la directrice fondatrice de l'*Atelier de traduction* sont rendus en français, l'un par Maria-Cristina Pârveu, de la Bibliothèque Nationale de France, et l'autre par la jeune traductrice Ana-Maria Antonesei, récemment couronnée à une compétition nationale de traduction littéraire.

La rubrique « Portraits de traducteurs » jouit d'une intéressante contribution, intitulée *Spiridon Vangheli – l'écrivain qui traduit et qui est traduit*, due à la jeune et passionnée chercheuse Irina Devdereia. C'est un bon choix de mettre en lumière un auteur de la République Moldova, traduit dans de nombreuses langues mais qui a pris aussi la plume du traducteur pour rendre en roumain de grands textes de littérature de jeunesse.

Dans la rubrique assez récente, « Relectures traductologiques », une contribution due à Muguraș Constantinescu retrace le parcours de la revue *Translationes*, en s'arrêtant longuement sur le premier numéro, ayant comme thématique le culturème.

Dans la même rubrique un très intéressant article, signé par Daniela Haisan, est focalisé sur le livre capital consacré à la critique des traductions, de Lance Hewson. Paru en 2011, cet ouvrage proposant une vision nouvelle sur le domaine très spécifique de la critique traductive garde toute son actualité. Il est à remarquer que, par une heureuse coïncidence, cet article paraît au même moment que le numéro spécial *À la croisée des traductologies* de la revue *Parallèles* de l'Université de Genève, publié en l'honneur du traductologue et professeur qu'est Lance Hewson pour célébrer sa carrière internationale.

Comme d'habitude la dernière rubrique de la revue propose des chroniques et comptes-rendus sur des conférences et des ouvrages de traductologie. Gina Puică de l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava

présente le livre de la jeune chercheuse Ileana Neli Eiben, *Sur une visibilité de l'autotraducteur, Dumitru Tsepeneag et Felicia Mihali*, à l'origine sa thèse de doctorat : Olga Gancevici, de la même Université, présente le très intéressant numéro de la revue belge *Equivalences* sur la traduction du théâtre, coordonné par la réputée traductologue et traductrice Françoise Wuilmart.

On peut dire que ce numéro, ouvert par les stimulantes idées de la chercheuse et professeure Hélène-Marie Torrès, venant du Brésil avec un élan traductologique contagieux, comprenant dans son dossier une matière assez explosive, bien maîtrisée par les sept chercheurs, venant d'une diversité d'universités, via Macerata, d'où Ilaria Vitali les a coordonnés avec souplesse et vitalité, a réussi à réunir des chercheurs de Floride, de Beyrouth, de Lille, de Paris, de Suceava, de Tchernivtsi et qui finit par une présentation très réussie d'une prestigieuse revue belge donne une belle idée des routes de la traductologie qui tracent une subtile calligraphie sur la carte de notre planète.